**Le Printemps Arabe   : une transmission entre résistances et réinvention**

Les évènements récents surgis dans le monde arabe se prêtent d'une manière tout à fait propice à notre questionnement sur la transmission. Ils constituent en effet un creuset où se manifeste à chaud et pour ainsi dire à ciel ouvert quelque chose qui semble avoir un rapport direct avec les enjeux complexes de la transmission. Quels sont ces enjeux et quel éclairage la psychanalyse peut-elle nous apporter sur ce printemps arabe considéré comme un symptôme? Questions vastes auxquelles je n’ai pas la prétention de répondre mais dont j’ai essayé d’aborder quelques aspects en explorant quelques directions autour desquelles j’ai laissé courir ma réflexion, d’où ces quelques remarques que je vous propose de partager.

Les révolutions survenues récemment dans le monde arabe constituent un tournant décisif dans un mouvement de changement social qui s'était déjà amorcé depuis de longues années et dont on pourrait considérer qu'il avait d'abord commencé par une mauvaise rencontre : celle de l'Autre revêtu des traits traumatisants du Colonisateur. L'effraction coloniale est venue instaurer de manière violente et intrusive la présence d'un tiers sous la forme d'une autre culture et d'une autre langue avec laquelle se sont progressivement tissés, au fil du temps et par la force des choses, des rapports ambivalents de haine et d'amour. C'est précisément de ces amours complexes, orageuses et passionnelles que sont issues nos jeunesses arabes actuelles.

Toute transmission en tant qu'elle s'inscrit dans un projet de passation, implique la mobilisation de contingents pulsionnels apparentés à ceux qui sont en jeu dans les processus de filiation. Elle vise à perpétuer un héritage et suppose la reconnaissance d'une ascendance et le désir d'assurer une descendance, suscitant la mise en oeuvre des mêmes tendances amoureuses et meurtrières que celles qui sont présentes dans toute dynamique intersubjective familiale ou trans-générationnelle. Mais pour qu'un héritage puisse être véritablement transmis, il ne lui suffit pas d'être légué. Encore doit-il pouvoir être auparavant accepté puis réélaboré et subjectivement intégré avant de devenir apte à être utilisé. C'est ainsi que certains héritages, faute d'avoir pu prendre sens auprès de ceux qui les reçoivent, restent lettre morte -1- et ne peuvent jamais s'incarner. Il y a en effet au coeur de toute transmission l'existence d'un principe de mort qui peut se réactiver sous des formes particulières et donner lieu à des désirs parricides ou infanticides qui peuvent compliquer ou même barrer la route à cette transmission. Un tel principe de mort ne peut que se trouver porté à son paroxysme dans un contexte de forçage de transmission tel que celui qui a caractérisé la colonisation, principe dont les effets continuent à se faire sentir malgré l'avènement de l'indépendance et malgré le temps écoulé depuis.

Mais ce temps écoulé ne serait-il pas à entendre, pour reprendre une terminologie lacanienne, comme le temps de comprendre? En effet, longtemps déchirées entre une exigence de fidélité absolue aux valeurs traditionnelles de la culture mère et un attrait consommé pour les valeurs de progrès et de démocratie véhiculées par l'occident, les générations postcoloniales sont peut-être en train de donner naissance à une nouvelle catégorie d'hommes et de femmes en passe d'assumer leur division. Armés de l'idéal démocratique puisé dans l'Autre, ces révolutionnaires en herbe semblent être parvenus à se distancer suffisamment de leur attachement à la tradition pour destituer dans certains cas et récuser dans d'autres le modèle autocratique en place auquel leurs ascendants étaient restés aliénés depuis des temps immémoriaux.

Malgré la violence des conditions dans lesquelles s'est jouée la confrontation avec l'autre culture qui est venue imposer le joug de sa domination, on peut considérer que la puissance coloniale a pu en quelque sorte jouer le rôle d'un tiers, ouvrant ainsi une voie possible de sortie hors d'une position cristallisée de fidélité indéfectible à la tradition. Si la psychanalyse a pu mettre en évidence quelles forces mortifères peuvent se cacher derrière la répétition du même et derrière la volonté de rester fidèle à l'origine, elle montre aussi les effets incalculables de libération et de créativité que peut engendrer le renoncement à cette volonté. Elle met aussi l'accent sur le fait que c'est précisément la séparation d'avec une tradition qui permet paradoxalement de pouvoir la fructifier.

Ce mouvement de libération et de désidentification dont a été capable la jeunesse arabe a bien sûr provoqué en contre partie une levée immédiate de résistances qui s'est notamment traduite par le retour en force de la vague religieuse intégriste. On pourrait à ce propos prêter à l'exacerbation du fondamentalisme religieux qui a caractérisé ces dernières décennies une valeur de contre-investissement tendant à resserrer les rangs autour de la tradition pour la protéger de ce qui était déjà pressenti comme elision inéluctable. -2- On retrouve d'ailleurs souvent en analyse une réaction analogue quand, face à la levée d’un refoulement , le sujet brandit des figures surmoiques féroces. L'émergence de telles figures constitue, nous dit Moustapha Safouan,« un recours désespéré visant à pallier l'effritement du fantasme du Père idéal ». La clinique psychanalytique nous montre le caractère périlleux d’une telle désidéalisation, car si elle est nécessaire à l’avènement d’un sujet désirant elle l’expose en même temps à des dangers de déliaison pulsionnelle pouvant donner lieu à des angoisses de désintégration avec, à la clé, des réactions désespérées de réunification. Ce sont ces mêmes périls qu’évoque Fethi Benslama , dans le livre qu’il vient d’écrire sur la Révolution tunisienne où il souligne que la libération peut, sur le plan collectif, susciter « des angoisses de morcellement et d’éparpillement de la fiction du corps commun du peuple et de la nation », danger qui pourrait entrainer, dit-il, « le surgissement d’une possible réaction totalitaire encore plus aliénante que le despotisme ».

Cependant, ni le spectre de ces dangers, ni le caractère massif de toute cette mobilisation défensive n'ont pu empêcher l'avènement du temps de conclure : les révolutions arabes ont en effet posé un acte, acte dont les effets sont toujours en train de s'inscrire tant sur le plan vertical de la transmission que sur le plan horizontal puisqu'on sait leur force de contagion et les soulèvements en chaine auxquels ils ont donné lieu, y compris d'ailleurs en occident.

Une question reste cependant en suspens et le demeurera probablement: celle de savoir ce qui a précipité cet avènement. Parmi le large éventail des causes possibles on peut risquer celle de l'après coup : on pourrait en effet avancer que la mondialisation, portée par l'expansion fulgurante des réseaux d'information et de communication, a rendu omniprésentes les valeurs dominantes de l'occident en les faisant pénétrer quotidiennement jusque dans l'intimité des foyers, favorisant ainsi la réactualisation du premier traumatisme, celui de l'intrusion coloniale, et permettant à cet évènement un remaniement qui lui confère un sens nouveau et une efficacité nouvelle. Mais une autre raison possible apparait, directement inspirée du texte lacanien. En effet, autant à travers sa théorisation sur le temps logique que dans la réflexion qu'il a mené autour du personnage de Hamlet, Lacan montre que ce qui rend possible la production d'un acte tient à la possibilité de pouvoir trouver dans l'autre un manque de certitude à s'affirmer. L'empêchement et la procrastination dont fait preuve Hamlet tient à ce que les figures de l'Autre (représentées pour lui, nous dit Lacan, par un père qui sait trop et une mère -3- trop insatisfaite), ces figures de l'Autre sont excessives et presque sans coupure. Si c’est donc du lieu de la castration de l’Autre que l’acte devient possible, ne pourrait-on pas voir dans la dégradation de la toute-puissance occidentale et dans l'effondrement actuel de son économie un des facteurs-clé qui ont rendu possible l’avènement des révolutions arabes ? De même, ne peut-on pas considérer que la montée virulente des critiques qui de tous bords viennent remettre en cause les dogmes et les valeurs traditionnelles arabo-musulmanes ont contribué à ébranler la toute-puissance fantasmatique dont ils étaient investis? L’entrée du sujet de l’islam dans le discours de la science est indéniablement en train de bouleverser tout l’univers de sa vérité. De tous côtés il semble s'être opéré la chute d'une figure idéalisée, attestant de la barre sur l'Autre et permettant l'accès au désir.

"Notre héritage n'est précédé d'aucun testament" disait René Char pour signifier la difficulté qu'il y a à reconnaitre et à faire jouer un héritage. A considérer le Printemps Arabe comme l’effet d’une transmission, cette difficulté se trouve encore majorée du fait du caractère particulièrement controversé de cet héritage, au point qu'il n'a pas fallu moins de trois générations avant qu'il ne puisse être explicitement revendiqué et réapproprié à travers une parole qui s'en réclame ouvertement.

Cette parole inaugurale, et c'est loin d'être anodin, le politologue Gilles Kepel a fait remarquer qu'elle avait été prononcée en français: rappelez-vous de ce "Dégage!" adressé au dictateur, formule qui avait donné le coup d'envoi de la révolution tunisienne et qui avait été reprise en choeur par les manifestants des autres pays. Ce recours à la langue française à un moment aussi critique, ainsi que l'insistance lancinante sur les revendications de liberté, d’égalité et de justice sociale ne marquent-ils pas la volonté de se réclamer de la tradition de l'Autre et de se référer à une autre révolution, celle de 1789, comme à un héritage enfin devenu disponible?

Dégage : à entendre peut-être comme un retrait de ce qui avait été engagé et narcissiquement misé, sur une figure de père idéal. Mais ne nous y trompons pas cette destitution du père de sa place de toute puissance ne concerne pas seulement les figures qui au niveau traditionnel en étaient les supports, elle bouscule de manière tout aussi radicale, et peut-être même de manière plus radicale encore, leurs tenants lieu dans la culture -4- occidentale d'adoption. On a dit parfois qu'il fallait trois générations pour faire un psychotique. A l'autre extrême, en faudrait-il autant pour faire un homme libre? Quoiqu'il en soit, il semble qu’il ait fallu ce temps-là pour que la génération actuelle se donne enfin le droit de sortir de la servitude volontaire pour réclamer officiellement sa part à l'universel des droits de l'homme et du citoyen. Reste maintenant à user de cet héritage et à le conjuguer avec celui de la tradition pour réinventer un outil démocratique à l'usage du monde arabe. Cette réinvention, bien avant de s'exprimer sur la scène politique était déjà à l'oeuvre au Maghreb dans le domaine artistique. L'art est en effet toujours à l'avant-garde d'une société : il en devance le temps et en saisit les tendances avant qu'elles ne finissent de s'inscrire. Comme le montre Winnicott toute oeuvre créée se fonde avant tout sur un acte de destruction. Elle suppose un renoncement à l'idée d'un chef-d'oeuvre potentiel et rompt nécessairement par là avec l’objet idéal. Les artistes en tant que créateurs, sont à la fois des « assassins » et des rénovateurs perpétuels de la tradition, nécessairement rompus à se démarquer constamment d'une identification stérile aux maitres et aux écoles qui les ont nourris, pour laisser émerger leur désir et affirmer leur vision personnelle et leur construction singulière de la réalité. L'évolution de la peinture maghrébine( et on pourrait en dire tout autant de la littérature) illustre de manière frappante comment, en matière de révolution, l'art précède la politique. L'expression picturale empruntait en effet auparavant dans notre société deux grandes directions: soit elle s'ancrait dans la tradition et exploitait les motifs de l'art islamique et de la calligraphie, soit elle suivait la tendance exotique et reprenait à son compte les thèmes figuratifs orientalistes ou folkloriques de la peinture coloniale. Mais depuis déjà quelques décennies et dès les années soixante, sont apparus des artistes comme Ahmed Cherkaoui au Maroc, comme Nja Mahdaoui en Tunisie ou Mohamed Khadda en Algérie qui, ont révolutionné le domaine de l'expression picturale et plastique maghrébine en la faisant rentrer dans la modernité. Leurs oeuvres témoignent à la fois d'une réappropriation des techniques européennes et de tout un travail de réinterprétation et de réinvention mené autour des signes et des empreintes culturelles. Ils ont été les précurseurs d'une peinture où l'élément culturel ne tient plus une place primordiale et n'est plus un cheval de bataille. La tradition n'y apparait plus comme une cause à défendre à -5- tout prix ; elle semble avoir retrouvé en quelque sorte sa place de fond et peut d'autant mieux devenir une source d'enrichissement qu'elle a cessé d'être sacralisée et envahissante. Je voudrais finir cette réflexion autour du Printemps arabe en évoquant un élément qui n'a pu que retenir l'attention de tous ceux qui ont vécu ces journées de près : il s’agit du sentiment général de joie et de jubilation qui prévalait aussi bien chez les jeunes acteurs de la révolution que chez leurs ainés et ce, même quand ceux-ci n’occupaient qu’une place de spectateurs passifs. Un tel sentiment amène à se demander si, au niveau collectif comme au niveau singulier, la jubilation ne serait pas la marque de l'accès au désir.

Nadia Jamai

Journée SPM Rabat, le 16/06/2012